L'Ame Belge

... L'Ame belge que les siècles ont pétrie de loyauté et d'héroïsme et qui passera inviolée et immortelle aux générations futures.

SOMMAIRE : N° 9

LETTRE OUVERTE A M. EDMOND PICARD.

LE TESTAMENT DE LA « BELGIQUE »

LETTRES A MON FIANCÉ

LE PAIN DES FORTS

REVUE DE LA PRESSE.

Belgian War Press

2eme Série — 18 mai 1917 — N° 9

L'Ame Belge

... L'Ame belge que les siècles ont pétrie de loyauté et d'héroïsme et qui passera inviolée et immortelle aux générations futures.

LETTRE OUVERTE A M. EDMOND PICARD.

Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour de Cassation.

Monsieur le Bâtonnier,

Il est impossible que les scandales n'arrivent pas, mais malheur à celui par qui ils arrivent.

LUC, X. II-I

C'est le cœur navré, l'âme remplie d'une profonde tristesse que je vous écris ces lignes. Si le hasard de la diffusion de cette Revue veut qu'elles tombent sous vos yeux, vous les lirez sans doute sans repentir, le sourire aux lèvres, car aussi bien ce ne sont pas les attaques ou les critiques que vous redoutez mais le silence fait autour de votre personne. Votre ambition suprême est qu'il soit parlé de vous abondamment, en bien ou en mal, peu importe. C'est là, permettez moi de vous le dire la marque d'un immense orgueil, d'une suffisance démesurée que ne vient tempérer aucune règle morale précise. L'histoire de vos variations remplirait un volume : chacune d'elles fut dictée par un besoin, chez vous incompr sible, de « gêner » les vôtres, ceux qui vous avaient encensé mais qui cependant ne pouvaient sans cesse faire plier leurs principes d'action à vos fantaisies personnelles.

Ces caprices de votre imagination vagabonde et de votre tempérament mobile ont pu, pendant un temps amuser le public. D'autant que dans nos luttes d'idées et d'intérêts, il y en avait toujours qui trouvaient avantage à glaner dans le champ de vos propos variés et de votre littérature multiforme. C'était l'époque du dilettantisme et de la vie facile...

Ce temps a vécu, Monsieur le Bâtonnier, sans que vous vous soyez aperçu qu'il était passé... La guerre nous a appris à être sérieux. La Patrie est là pantelante et meurtrie — mais non pas morte — qui réclame de chacun de ses enfants le maximum d'effort pour la défense de ses droits et le pansement de ses plaies. Elle demandera à chacun un compte sévère de toute parole oiseuse ou futile qui lui serait échappée. Impitoyablement, comme le jardinier de l'Evangile, elle jettera au feu l'arbre qui ne produit pas de bons fruits. A l'heure tragique que nous vivons il faut plus que jamais calculer les conséquences dernières de ses actes. C'est ce que vous n'avez pas compris, et c'est ce que nous déplorons profondément. Sans cesse le mot social revient sur vos lèvres, et, le cœur léger, vous paraissez n'avoir nul souci des répercussions possibles de vos actes et de vos paroles...

* * *

Il y a une dizaine de jours, parlant ici même de l'attitude admirable des socialistes pendant la guerre, j'écrivais que vous sembliez pour le moment quelque peu assagi. Un ami me demanda après la lecture de mon article comment il était possible de concilier mon appréciation avec votre « Etude sur la juridiction et la contrainte dans les conflits entre nations » que vous avez fait éditer récemment. J'ai donc lu le livre en question et j'en fus à me demander si je n'étais pas victime

d'une hallucination et si les textes que j'avais sous les yeux émanaient bien du Bâtonnier à la Cour de Cassation de Belgique, d'Edmond Picard, l'inventeur de l'Ame Belge, l'infatigable promoteur du Droit Belge, de l'Art Belge, de la Littérature Belge...

Revenu de mon premier et naïf ébahissement, je compris que votre attitude présente n'était en réalité, que la conséquence logique et naturelle de l'évolution d'une vie dont on ne peut percevoir qu'un principe dominant : « l'Esprit de Contradiction ».

Eh, oui, enfermés autre fois dans le cadre de nos petits intérêts de clocher, nous étions incapables de nous élever à la pleine conception de notre nationalité. Il s'agissait de bouleverser des idées acquises, de bousculer des opinions reçues, vous pouviez vous en donner à cœur joie. Et vous fûtes l'inlassable zélateur de l'Ame Belge.

Mais voici que mieux que toute votre propagande, le Teuton en nous attaquant a fait surgir de notre sol encore infesté de particularisme, notre Ame nationale. Et la voilà qui se révèle magnifiquement et que, dès la perpétration de l'attentat dont nous fûmes victimes, elle se fixe indélébile, n'ayant pour mot d'ordre que la résistance tenace à l'ennemi dans tous les domaines jusqu'à ce que la justice vindicative soit satisfaite.

Et vous êtes encore sur la brèche, mais c'est pour accomplir cette fois une œuvre funeste, nous faire douter de nos droits, affaiblir notre résistance morale, livrer ainsi des armes à l'oppresseur.

Encore une fois, est ce bien vrai ? Oui c'est vrai, hélas : c'est l'Esprit de Contradiction qui poursuit son action. C'est lui qui inspire au grand Belge qu'était Edmond Picard son acte de trahison.

* * *

Tout d'abord, j'ai à peine l'envie de vous reprocher de soumettre vos écrits à la censure allemande : tant cette faute apparaît comme une peccadille à côté des gros pêchés que nous vous reprochons. D'autres ont cependant eu là-dessus un sentiment différent du vôtre et si vous eussiez suivi leur exemple, vous n'auriez pas fait l'irréparable chute... Tant de savants, de poètes, d'écrivains belges se refusent obstinément, par principe à soumettre quoi que ce soit du produit de leur pensée au contrôle des cuistres qui exercent la censure rue Lambermont. Mais c'est là une question de dignité patriotique que tous ne sont pas à même de comprendre...

Quel étrange besoin avez-vous donc éprouvé de placer votre travail sous les auspices de deux Allemands : le juriste Bluntschli et l'écrivain militaire général von Meisendorf ? Est-ce pour vous concilier les faveurs de la censure naturellement défiante à l'égard de ce que peut écrire Edmond Picard ? Ou bien êtes-vous à ce point intoxiqué par le germanisme que vous ne puissiez trouver que dans la science allemande les inspirations s'harmonisant avec votre « cérébralité » d'aujourd'hui ? Ou bien avez vous entendu prévenir dès l'abord vos compatriotes qui vous liraient qu'ils chercheraient en vain dans votre étude les fières et fortes conclusions qu'ils attendaient d'un de leurs chefs spirituels ?

Mais passons. Car j'ai hâte d'arriver au principal.

* * *

Depuis le début des hostilités, ce qui fit notre soutien et notre force, ce fut l'indéracinable sentiment de la justice de notre cause, la certitude absolue de notre droit imprescriptible. Il en est écoulé une autre conviction, c'est celle que, issue de l'iniquité, l'occupation allemande est viciée dans son essence, que le pouvoir qu'elle a institué ne mérite ni obéissance ni respect, qu'il faut donc lui résister dans tous les domaines et dans toutes les formes possibles, et, juridiquement, nous fondions notre résistance sur l'article 43 de la Convention de la Haye qui veut que le pouvoir occupant maintienne la législation du pays occupé, sauf empêchement absolu. Ce sont ces deux sentiments qui ont dicté leur attitude à nos grands citoyens : Adolphe Max, Henri Pirenne, Paul Frédéricq, Léon Théodor et tant d'autres dont je regrette de ne pouvoir

citer tous les noms Ce sont ces sentiments qui soutiennent nos ouvriers sublimes qui au milieu des tortures du froid et de la faim, ont refusé et refusent encore d'accorder à l'ennemi le travail qu'il exigeait d'eux.

Eh bien, ces sentiments, Monsieur le Bâtonnier, votre crime à vous, c'est de vous ingénier à les ébranler, en cherchant à nous inoculer le virus mortel du doute...

La violation du territoire belge et de la Convention de la Haye par le gouvernement allemand, ce sont pour vous des « latéralités » sujettes à discussion juridique et pratique » sur lesquelles vous n'avez pas à vous prononcer. « Elles sont de part et d'autre imprégnées d'un singulier ferment d'aveuglement et d'irritation en opposition avec l'impartialité scientifique, poison qui trouble l'examen des problèmes pour la solution desquels il faut se dépouiller de toute passion. »

Comment, vous n'avez pas à vous prononcer sur la question primordiale, la question essentielle, la question vitale pour les Belges à l'heure présente. Mais de grâce, taisez-vous ! Epargnez-nous donc ce spectacle affligeant et démoralisant d'un des plus illustres juristes belges qui à l'heure où tant de ses compatriotes, parmi lesquels plusieurs de ses confrères, donnent leur sang pour la Patrie, ne trouve rien de mieux que de miner par des sophismes, sous l'œil complaisant de l'ennemi aux aguets, la confiance inébranlable qu'ils ont dans leur cause et dans leur bon droit.

Et votre prétexte : l'impartialité scientifique ! Beau mot assurément mais qui sert souvent d'étiquette à des attaques hypocrites et à des lâchetés honteées. Vous savez mieux que personne que dans tout le domaine qui touche à la conduite des hommes, cette impartialité est un mythe, un idéal irréalisable. N'est-ce pas vous qui avez écrit : « Le raisonnement n'est qu'un subterfuge pour justifier après coup ce que nous faisons par instinct » ?

Et votre programme, vous n'y êtes pas même fidèle ! Vous vous prononcez en réalité sur les questions qui nous tiennent tant au cœur, qui sont la vie de notre vie en temps de guerre. Et vous les résolvez au moins implicitement contre nous.

Vous aviez cependant dans votre vie un exemple fameux que vous auriez pu suivre en l'espèce avec profit. Il y a quelques années, vous défendites à la barre du Tribunal correctionnel, avec l'ardeur passionnée que l'on vous connait M. Georges Marquet. Qu'aurait donc dit votre ami, si, au moment où son procès était soumis à la justice, au cours de votre activité extra-judiciaire, vous aviez développé des idées de nature à nuire à sa cause ? Il aurait crié à la trahison et il aurait eu raison. Et vous l'avez compris ainsi. Aussi avez-vous, au contraire, multiplié à cette époque, en dehors de l'enceinte judiciaire, les tracts, les conférences, les polémiques afin de créer au sein de l'opinion publique, hostile dans son instinctive honnêteté au roi des tripots, un courant favorable à votre riche client. Votre patrie ne méritait-elle pas les égards dus à Marquet ? Quand il s'agissait de lui, vous pensiez que la passion et l'aveuglement pouvaient être de mise. Lorsqu'il s'agit de la Belgique dont le procès est en cours, vous jugez qu'il faut se dépouiller des ferments d'aveuglement et d'irritation, qu'il faut juger sans passion ! Et vous en profitez pour tirer de ce beau principe des conclusions nuisibles aux intérêts du pays.

* * *

Quel instinct diabolique vous a donc fait écrire, en ces temps douloureux, que « l'*occupatio bellica* est véritablement génératrice d'un Droit entrant en conflit avec le Droit en temps de paix et se substituant à celui-ci en maintes conjonctures à cause de la prééminence du vainqueur. Le Droit doit s'adapter à la vie et, dès lors, changer avec la vie. C'est surtout dans le droit de la guerre que « nécessité » fait loi » sinon en raison humaine, au moins en nature humaine. » Et ailleurs : « La règle du droit national privé qui ne permet pas à un seul des co contractants de se dégager unilatéralement, à sa volonté, ne passe pas au droit international et est remplacé par cet autre : « qu'un état n'a- » liène jamais définitivement la faculté » de résilier un traité par sa seule volonté, » en vertu du droit de conservation. »

Et encore : « Un envahissement de territoire peut ne pas être répréhensible, notamment comme conséquence stratégique ou politique d'une guerre de défense nationale. » Et ceci : « D'âpres controverses ont été soulevées à ce sujet, notamment sur l'interprétation des traités et ne sont pas éclaircies. *Maximum interpretationis juridicae mysterium.* Ce sont des points d'histoire qui resteront peut-être dans l'obscurité trouble de tant d'événements remplissant le passé humain. Je sais qu'on peut épiloguer, en ce qui concerne la portée du droit de passage des belligérants sur un territoire neutre, non seulement d'après la théorie générale de la neutralité, mais, spécialement pour la Belgique, en introduisant dans le débat fameux retentum dit « convention des » forteresses » qui accompagna, dans une ombre diplomatique, le traité principal de 1839. Je sais qu'on peut épiloguer de même sur la portée de la restriction grevant au point de les exposer à l'anéantissement des stipulations humanitaires de la Convention de La Haye, dans le cas d'empêchement absolu. »

C'est la pure exégèse des théories les plus monstrueuses des juristes allemands. Le Droit n'est donc, dans votre conception, que la règle imposée par le vainqueur, se modelant exactement aux exigences de ses caprices et de ses intérêts.

Quel tapage, quand on lut ces thèses exposées par l'avocat teuton Fritz Norden. Il convient que lorsqu'elles sortent de votre plume, elles ne passent pas inaperçues.

Nous sommes tout disposés à rouvrir le débat sur ces points. Mais nous ne voulons pas le faire pour l'instant. Ce que nous entendons relever pour l'heure, c'est la trahison commise par vous ne prenant position — ne fut-ce qu'indirectement par les doutes que vous soulevez — contre nous pour l'oppresseur.

* * *

Vous qui affichez toujours la prétention de rester en contact avec la vie, qui détestez, l'avez vous assez répété, le travail malsain des jurisconsultes de cabinet — suivant l'expression chère à votre idole von Ihering — vous auriez dû vous apercevoir que dans le conflit déchaîné par les ambitions allemandes, ce ne sont pas seulement des armées qui sont en lutte, mais des peuples, des mondes entiers, des conceptions contradictoires et irréductibles de la vie. Deux civilisations sont aux prises : la civilisation classique toute imprégnée de christianisme, répondant aux aspirations idéales de la conscience humaine, et la civilisation (?) barbare, appelée d'un mot qui la qualifie adéquatement : *la Kulture*. Les savants eux-mêmes sont entrés en lice. Du côté germain, des légions de professeurs allemands ont été caporalisés et ont mis toute leur puissance de sophistique au service des méthodes et des procédés prussiens. De notre côté aussi, les savants les plus illustres pour ne citer que deux exemples entre mille, — des philosophes comme Henri Bergson et Emile Boutroux — ont déployé tout leur talent à défendre les idées morales immortelles pour lesquelles nos soldats versent leur sang.

De vous aussi, Monsieur le Bâtonnier, nous étions en droit d'attendre l'appui de votre science, de votre érudition et de votre verve mordante... Vos facultés, vous les avez déployées, mais ce fut pour poignarder dans le dos — elle ne peut répondre la pauvre ! — votre Patrie torturée sur un lit de douleur.

* * *

Vous m'objecterez peut-être : mais ce que j'ai dit, la Cour de Cassation l'a dit avant moi.

Ici je vous arrête : Ah nous sommes certes de ceux qui ont déploré l'arrêt rendu par la Cour de Cassation dans la question des tribunaux d'arbitrage en matière de loyer. Cet arrêt fut de la part de notre juridiction suprême une impardonnable défaillance. Il est regrettable qu'alors que tant de Belges ont poussé jusqu'à l'héroïsme la défense de leurs droits, les magistrats de la Cour ont manqué à l'heure unique dans les annales judiciaires de ce courage civil, dont M l'avocat Général Paul Leclercq disait un jour qu'il était d'essence rare, plus noble que le courage presque physique de mourir pour la chose

aimée, dont un chien même est capable...

Mais cependant, il faut reconnaître : si la Cour n'a pas eu la fermeté et l'audace tranquille de tirer de ses prémisses des conclusions logiques et loyales, son arrêt contenait des déclarations de principe qui, prises isolément, pouvaient satisfaire nos consciences belges. La Cour a proclamé qu'il fallait s'incliner devant les ordres de l'autorité militaire, incarnation de la force mais elle a refusé de reconnaître à ses ordres la dignité du Droit légitime.

Vous, Monsieur le Bâtonnier, vous n'avez pas eu ce suprême hommage rendu par le pêcheur à la Loi qu'il viole. Et parce que M. Beernaert, lors des travaux préliminaires de la Conférence de La Haye, développant admirablement le point de vue dont nous sentons si fortement la justesse avait dit : « Comprendrait-on que, d'avance, et pour le cas d'une grande guerre, celui qui est battu attribue des droits chez lui à son vainqueur et organise le régime de la défaite ?... » Il ne me paraît pas qu'on puisse sanctionner d'avance, comme un droit, ce qui appartient nécessairement au domaine du fait et de la force pour ce motif, dis-je, suivant un procédé qui vous est familier à l'égard de ceux qui ne partagent pas votre avis, vous insinuez que M. Beernaert ne comprenait rien aux questions qu'il traitait.

* * *

Et ce n'est pas tout. Les méthodes allemandes de guerre, cruelles et barbares, les violations arbitraires de droit commises par les Teutons avaient soulevé contre eux la réprobation universelle. Et vous, Monsieur le Bâtonnier, de votre cabinet de travaille d'où l'on a vue sur votre vieux parc national qui, lui aussi, connaît la longue humiliation, vous écrivez sereinement : « C'est une bonne fortune que le vainqueur ne fasse plus aujourd'hui complètement table rase des restrictions lentement conquises par l'évolution juridique ; notamment du principe si difficile à réaliser pratiquement vu les nécessités militaires, que la guerre ne se fait plus qu'aux états et non aux individus, et de cet autre que l'occupant doit maintenir la situation juridique du vaincu sauf empêchement absolu. »

Belges, vous êtes bien difficiles ! Cessez donc de vous plaindre des incendies et des massacres de Dinant, Visé, Tamines, Louvain, Ypres... Gardez vous de vous emporter encore contre les procédés consistant à vous dépouiller systématiquement de toutes vos richesses, sous couleur de réquisitions... Finissez donc de maudire le rétablissement de l'esclavage et les déportations de vos frères ouvriers... Réjouissez-vous plutôt de ce que l'ennemi magnanime vous ait épargné le massacre des prisonniers, le sac des villes (oh combien !) la mutilation des vaincus, le scalp des chevelures. C'est Edmond Picard qui vous le dit : Soyez bien heureux.

Oh, esprit de contradiction, oh, amour du paradoxe, voilà bien de vos coups !

* * *

Je comprends maintenant, Monsieur le Bâtonnier, vos jérémiantes lamentations en faveur de la paix. Par une condescendance excessive, j'inclinais à les imputer à votre âge, incapable de supporter la longue tension nerveuse à laquelle nous sommes soumis. Il faut au contraire les attribuer à la perte de votre foi dans la justice intégrale de notre cause, à l'abandon de votre conviction dans l'iniquité allemande.

Le 29 janvier dernier, notre éminent Cardinal Mercier disait à son clergé : « Que celui qui doute de la justice de sa cause cherche à ne voir dans la guerre que des sujets de pitié ou d'horreur, nous le comprenons. Mais, pour nous, la guerre est le moyen de faire respecter l'honneur, triompher le droit, rétablir sur les sommets la vérité et le culte du Dieu qui est Vérité. Et voilà pourquoi la guerre a tant de grandeur et justifie tant de sacrifices. »

A part l'invocation du Dieu de Vérité, sur laquelle j'accorde à mes frères incrédules le droit de faire des réserves, tous les Belges accepteront le point de vue du Cardinal — qui est l'antipode du vôtre. Car, ne vous y méprenez pas, vos paradoxes n'y feront rien, et n'enlèveront pas de notre dure tête que le 2 août 1914.

nous avons été victimes d'un abus de force immoral, d'une violation sans excuse de notre Droit sacré à la vie et à la Liberté.

* * *

Voilà, Monsieur le Bâtonnier, ce que j'avais à vous dire. Mon réquisitoire paraîtra peut-être sévère à certains... Il est cependant bien en-dessous de la gravité de la faute que vous avez commise. A la faute se mesure la responsabilité, Cette responsabilité ce ne sont ni vos cheveux blancs, ni les services que vous avez rendus autrefois qui vous permettront d'y échapper. Ils sont plutôt pour vous une circonstance aggravante. Votre âge et votre expérience auraient dû vous épargner votre abominable incartade. Votre passé nationaliste aurait dû vous retenir de commettre une trahison. Seul, l'Orgueil admirablement servi par l'Esprit de contradiction vous a perdu.

Tout récemment, ceux qui ont eu la courageuse initiative d'adresser au Chancelier de l'Empire une protestation contre ses projets de séparation administrative se sont adressés à vous pour vous demander votre signature. Et vous l'avez donnée. Ce sera sans doute la dernière fois que vous aurez apposé votre signature au bas d'un document marquant notre résistance à l'ennemi. Désormais, je le crains, on ne songera plus à vous. Ou, plutôt, oui, on y songera avec amertume en se disant : « Non, pas Picard, il n'est plus des nôtres... »

Croyez, Monsieur le Bâtonnier, à l'expression désolée de tous mes regrets.

Albert de LOUVAIN.

LE TESTAMENT DE LA « BELGIQUE ».

Dissipons dès l'abord tout inconvenant malentendu. Ce n'est point du pays qui fait battre nos cœurs, que nous voulons parler ici. Car son nom qui nous est si cher, une gazette allemande, qu'à meilleur titre on eût appelée le « Tartufe », nous l'a volée sans vergogne fidèle aux enseignements de ses maîtres.

Or donc, le scribe militaire de la feuille précitée sentant la fin prochaine, a cru devoir prendre la précaution de faire son testament. Il brûle du désir de léguer sans tache à la postérité la pureté de son cœur. Il saisit l'occasion du millième jour de guerre pour nous apitoyer sur son sort. Et il se pose avec complaisance en victime innocente de notre intolérance et de notre aveuglement patriotiques. S'il demeure incompris, c'est faute en notre entendement d'une mesure suffisante de sereine raison. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le bon apôtre se défend avec énergie de vouloir essayer aucune justification de son rôle. Car il agit, nous dit-il, suivant l'inspiration de sa conscience... Eh ! là-dessus nous ne protesterons d'aucune manière ! La conscience du valet n'oblige-t-elle pas au service du maître ? Et la conscience du germain ne fait-elle pas du mensonge officieux la première des vertus ? Rassurons donc le pauvre moribond et croyons-le sur ce point sans qu'il se mette en peine.

Mais lorsque l'imprudent s'avise de nous vanter son impartialité, nous lui crions bénévolement casse-cou. Ecoutons l'audacieux qui fort de sa conscience nous porte un défi dans le vide, sans sourciller le moins du monde. « Nous mettons », s'écrie-t-il, « nos détracteurs au défi de citer un événement favorable aux Alliés que nous n'ayons pas mentionné et longuement apprécié ! » Eh ! sans doute, naïf écrivassier ! C'est justement là ce qu'on n'a point oublié. Nous allons nous entendre sans peine. Mais excusez-moi je vous prie de faire montre à vos regards d'un grain de pédantisme en défendant contre vous la langue française. Et croyez bien, que si par un malheur, qui n'est point du tout à prévoir, je me servais un jour de la langue de Bethmann-Hollweg, je vous reconnaîtrais tous les droits à me rendre la pareille. Moyennant donc votre agrément, je vous dirai que le français entre les mots consacre des nuances infinies. Or, il est une certaine façon d' « apprécier » qui plus correctement chez nous s'appelle « déprécier ». Désirez-vous par un exemple fixer votre pensée sur la finesse raffinée, sur la subtilité toute française et vraiment ridicule de cette distinction verbale ?

Je m'exprime, vous le voyez, d'une façon tout à fait germanique, osant espérer que de la sorte vous m'ouïrez sans déplaisir.

Veuillez donc considérer cet exemple. Vous avez jadis « apprécié » jusque dans leurs conséquences possibles les plus éloignées, tous les succès remportés par les Allemands devant Verdun. Pardonnez-moi de rappeler ici un souvenir d'histoire un peu lointain, mais j'ai pensé qu'il serait cher à votre cœur... Et puis, avouez-le, je n'ai point faute de matière la licence de choisir un succès beaucoup plus récent. Et nous voilà fixés, vous en tombez d'accord avec moi, sur la signification propre du verbe apprécier. Jetez vos regards après cela sur la façon dont vous jugeâtes l'efficacité de l'intervention américaine dans la querelle des peuples. Il vous en souviendra sans peine et mieux qu'à moi sans nul doute. Vous fîtes galamment la part au patriotisme naïf, dont malgré vos efforts nous demeurons entachés, en accordant de la meilleure grâce du monde que cette intervention ne devait pas de toute nécessité se rendre fatale à nos alliés. Vous laissâtes je ne sais quel Bulgare célèbre soutenir le contraire et porter seul jusqu'à ce point le courage de la vérité pure. Vous avez pensé différemment que c'était de la raison pratique que devaient relever vos agissements littéraires. Aussi après avoir apprivoisé par une concession habile notre âme naïve, toute incapable de réceptivité totale, vous prîtes à tâche de nous fournir une dose i suffisante de la vérité. Moyennant quoi nous comprîmes à peu près, si j'ai bonne mémoire, qu'en fin de compte ces pauvres et imprudents Américains ne se aient point de taille à nous porter un secours appréciable.

Voici que sans y prendre garde votre mot coiffé d'une négation m'est revenu sous la plume. Ma bonne étoile a fait se conduire mon raisonnement tout seul. Et vous touchez du doigt la nuance que j'espérais à peine vous faire sentir. Vous êtes Monsieur, sans aucun doute l'un des disciples de ces philosophes d'une obscurité si profonde, pour qui la thèse et l'antithèse se fondent en une synthèse harmonieuse, pour qui le vrai et le faux, le juste et l'injuste s'évanouissent à l'envi devant la majesté du droit, j'entends ce droit mystérieux qu'on traduit en allemand par le mot « Deutsches Reich ». Je ne m'étonnerai plus dès lors, qu'en passant par votre plume la considération et le mépris aient un sens identique. Vous voyez donc qu'entre nous le malentendu s'est aisément dissipé. Il ne s'agit que de s'entendre et querelle de mots que tout cela.

Et maintenant me permettez-vous de conclure ces modestes lignes par un conseil tout désintéressé? Eh bien! fort de votre conscience, continuez Monsieur votre besogne. Il est vrai que votre tâche s'est faite bien ingrate! Et les événements en cours paraissent prendre un bien méchant plaisir à ruiner vos efforts. Ils renforcent chaque jour le patriotisme aveugle et la confiance inaltérable dont nous sommes affligés. Mais quand l'heure, qui ne peut tarder, sonnera pour vous de quitter à jamais le sol sacré de la Patrie, vous aurez le droit de vous présenter sans crainte à votre maître impérial. Il étendra sur votre tête inclinée devant lui ce bras qu'un jour il avait cru si long, et d'une voix éteinte, mais qui fut jadis éclatante, il vous remerciera de vos efforts au nom du « Vaterland ».

Robert FONTENAL.

LETTRES A MON FIANCÉ.

La rédaction de L'Ame Belge, *s'est accrue d'une collaboratrice, Mademoiselle Jacqueline Oudet. Notre nouvelle camarade avait réussi jusqu'ici à tendre un fil par la Hollande à son fiancé, soldat volontaire au 2e chasseurs à pied, mais la mèche est éventée. Elle a demandé à l'un des nôtres de pouvoir confier dorénavant son courrier à notre revue. Nous avons accepté en la prévenant toutefois des risques suspendus sur notre compagnie. Elle a insisté davantage alors pour être reçue. La voici parmi nous. Si nos lecteurs lui accordent leur suffrage, elle nous donnera une série de lettres qui constitueront une*

sorte de chronique de Bruxelles en l'an de grâce 1917. Que le ciel maintenant fasse le reste, nous voulons dire qu'il souffle sur ces feuillets pour les chasser vers le large.

I

2 mai 1917.

Ne soyez pas étonné, mon cher Léonard, si la tête me tourne nn peu en commençant cette lettre où je sens que mon âme entrera toute. Il faut avoir subi comme nous les duretés d'un hiver sans miséricorde qui, par surcroît, a trouvé bon de traverser, pendant plus d'un mois, les mesures du printemps pour saisir, avec mon délice et mon visage rayonnant, la première douceur de l'année. Déjà, la nouvelle lune avait pressé la relâche du froid mais, c'est hier, seulement, que le souffile de la saison verte est tombé d'un ciel où la lumière devient, d'heure en heure, plus brillante et plus fine.

Je suis légère autant que l'oiseau qui tantôt chantait sur l'accoudoir de mon balcon ; je songe à vous en souriant ; jamais je n'ai mieux compris l'admirable vers de Racine :

« Mes yeux sont éblouis du jour que je revois. »

J'avais besoin de cette caresse pour ranimer ma patience à vous attendre, après tous les tourments que je vous ai contés, et il fallait aussi cette éclaircie à mon cher papa, encore entrepris de sa sciatique, pour dissiper ses vapeurs noires. Je m'aperçois que les hommes de son âge commencent de fléchir sous le poids de nos épreuves dont ils ne sont plus sûrs d'atteindre le terme. Ils doutent s'ils assisteront à notre délivrance, encore que celle-ci ne vienne pas plus en question pour eux que pour nous, et l'on dirait parfois qu'ils se préparent à la mort en laissant aux plus jeunes le partage des œuvres d'entre aide où nous sommes jusqu'au cou. Ajoutez-y le milieu professionnel, je veux dire cette atmosphère grisâtre et lointaine où les magistrats respirent volontiers et qui ne laisse pas de lui brouiller le teint les jours qu'il siège au Palais. Grand dieux, ce n'est pas que sa foi soit moins vive que la mienne mais, pour se soutenir, elle devrait entendre le roulement du canon se rapprocher davantage. En deux mots, on aurait tort de compter sur lui pour agir mais il est en état de faire merveille, à la condition que l'événement le prenne à la gorge. Si je veux en être convaincue, je n'ai qu'à me le rappeler sur les degrés de l'église Saint-Jacques, le 15 novembre dernier, à la sortie du Te Deum chanté en l'honneur du Roi, quand le délire de la foule était imbue et auquel je vous garantis qu'il prenait part, en beau diable de l'Association libérale, valut à notre bonne ville de Bruxelles la punition des enfants terribles. Ce fut la même histoire avec les cuivres. L'idée que les Allemands feraient main basse sur ses rosettes et ses dinanderies lui fit bouillir le sang et je ne sais pas s'il fut jamais épanoui de malice comme le dimanche où, la servante écartée, nous passâmes une après-midi à mettre nos trésors de famille à l'abri des voleurs. Je dois dire que la chance nous favorisa dans cette affaire : quand les inquisiteurs se présentèrent sous la figure de deux soldats assez nigauds, le déménagement du mobilier arrivait à son plus haut point dans notre ancienne maison et devant l'amoncellement des caisses qui encombrait le vestibule, ils eurent la sagesse de ne pas insister.

En admettant que mes lettres précédentes se soient perdues au fond de la mer, vous ouvrirez de grands yeux en vous arrêtant sur ces dernières lignes : eh oui, mon cher ami, à Pâques, nous avons quitté l'avenue Léopold Courouble pour fixer notre nid à l'autre bout de la capitale ; nous habitons maintenant une espèce d'ermitage dans le haut de la rue de la Vallée dont la situation vous ferait, tel que je vous connais, battre les mains de plaisir. Vous m'avez si souvent priée de vous distraire avec des images d'ici de la contrée trop monotone où s'encadre votre vie militaire que je ne me retiens pas de laver une aquarelle, au hasard de vous donner le mal du pays. Dépêchez vous donc de regarder ma rue montante avec, par dessus les toits, le clocher aminci de l'église Sainte-Croix et, ouverts sur le pavé ses jardins où le lierre, la glycine et le

lilas de Perse me promettent un bouquet fameux. On dirait que sous le manteau du square dont les bords descendent en pente douce aux étangs d'Ixelles, elle repose le bras autour du rond-point de l'avenue Louise. Ah, Léonard, comme j'aime, comme nous aimerons ensemble ce quinconce de lauriers-cerise d'où les oiseaux s'envolent sur la pelouse et, en contre-bas, ces saules dont la chevelure rajeunie commence de s'effiler sur l'eau. Dans ce quartier paisible, ils ne se montrent pas trop. On peut encore y trotter à l'aise sans que la botte éperonnée d'un de ces lourdauds vous fasse soupirer. Dieu merci, leurs uniformes détestés ne sont pas nécessaires pour nous représenter les cruelles réalités de l'occupation.

Les arrestations continuent de plus belle et, personne, homme ou femme, ne peut jurer que demain il ne couchera pas à Saint-Gilles ou rue de la Loi. M. Jean Demoor, l'ancien recteur de l'Université libre de Bruxelles, mis à l'ombre parce que son fils a failli franchir la frontière, vient, au bout de six semaines, d'être rendu à la liberté. Il en va autrement de l'aimable directrice de l'école Gatti, Mademoiselle Monod qui est toujours au secret à la suite du sabbat dont vous avez eu le menu et où ses élèves ont donné à danser sans violon à l'indigne Pieter Tack. Enfermé aussi, M. Jacquemain le souriant échevin de Bruxelles qui purge une peine d'un mois dans les salons de la Kommandantur pour avoir dit carrément non quand il fallait dire humblement oui. Enfin les trois fonctionnaires supérieurs du Ministère des Sciences et des Arts, MM. Klompers, Maréchal et Sauveur, qui avaient refusé d'organiser le régime de la séparation administrative ont dû, pour leur châtiment prendre le chemin de Berlin.

Tel est, dans notre cage aux barreaux émoulus, l'ordinaire de l'existence. Des fois, il a le don de plonger papa dans des pensées qui ne sont pas couleur de rose. Alors, il déclare un beau matin, que je sèche sur pied et qu'il faut aviser à mon divertissement.

Je frémis toujours un peu de ses inventions sur ce chapitre et, quand il est sur le point de l'ouvrir, je le supplierais de bon gré de ne pas songer à sa fille. La semaine passée, il me revient en coup de vent, et, d'abord qu'il eût enlevé son pardessus d'hiver, il m'annonce sans crier gare qu'il a prié deux amis à manger la soupe pour le lendemain. Deux appétits de plus à satisfaire, quand on ferait des bassesses pour un grignon de pain gris supplémentaire, quand les œufs coûtent soixante centimes la pièce et que le beurre, pour qui en trouve, va jusqu'à vingt francs le kilo ! Mon cher papa n'en fera jamais d'autres... Il me laissa tempêter tant qu'il fallut pour exhaler ma bile, puis, sûr de son effet, il voulut bien m'avertir que nos deux convives ressemblaient, trait pour trait, au conseiller Eudoxe et à son confident, le juge de paix de Neder-over-Ockerzeel.

Sans doute, mon cher Léonard, ces personnages dont le nom suffit pour apaiser mon ire ne vous préviennent-ils guère. Ils sont apparus dans notre vie en 1916, l'un confessant l'autre et les propos tenus par le conseiller, que le juge fait courir périodiquement en cachette à travers la société polie, sont devenus une source vive où notre patriotisme se retrempe avec notre goût. Considérez que notre conseiller cause à la manière d'un humaniste de la grande époque, que son suivant a des lettres jusqu'au bout des ongles et, qu'enfin, dans la promenade, leurs paroles savent languir auprès d'un paysage...

Comprenez-vous, cette fois, comment je me résolus à prendre bravement la file à la porte de la charcuterie communale afin de servir à ces Messieurs, à l'heure de la salade, des rouelles de viande fumée ?

Je n'eus point regret à ma corvée. Dans cette queue où l'arrière-ban des ménagères était rassemblé, la scène valait la peine d'être entendue. Le faux bruit de la mort de M. Max s'était répandu et, déjà, une oraison populaire se composait avec des mots énergiques où le courage de notre grand bourgmestre élevait d'un ton la fierté de la foule. Nous avançâmes de quelques pas sur le trottoir où des enfants avaient dessiné à la craie l'espace

d'une marelle ; alors ma boulangère qui avait joué des coudes pour me rejoindre se crut obligée de me prédire un été désastreux à cause des tâches qu'on pouvait voir sur le soleil. Derrière moi, des gens amaigris se lamentaient du prix des denrées et du manque de charbon. Une mère de soldat faisait lire à la ronde la dernière lettre de son fils...

Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous imposer la peinture des beaux discours qui s'échangèrent le soir devant notre table de quatre couverts. Mon petit doigt me dit que le juge de paix en fera, dans peu, la matière d'un récit où il excelle et je n'entends pas, dépourvue de ses armes, chasser sur les terres où il est roi. Sachez seulement que, sans bouder à mon méchant dîner de guerre, nos invités se lancèrent avec nous dans une vive conversation à quoi aidait, je pense, un vin que papa avait choisi derrière les fagots.

Je ne sais plus lequel d'entre eux attacha le grelot avec la révolution russe dont la philosophie poussa le conseiller Eudoxe en des aperçus où je retrouvai les inquiétudes d'un partisan de la civilisation classique. Non père, qui n'a pas ses raisons de passer par l'étamine les théories de la démocratie, lui donnait la réplique. De temps à autre, le juge essayait de les concilier tandis qu'il me regardait en coulisse. De là, le détour fut insensible pour nous introduire plus avant dans la comédie humaine et, ici, mon plaisir fut extrême quand le conseiller, féru de caractères, fit subir avec une verve, qui par instant se tempérait de mélancolie, le supplice de Marsyas à M. Edmond Picard. Papa essaya bien de le défendre pour la forme mais nous étions trois contre lui à nous indigner des indécentes fantaisies de notre oncle...

Aussi bien, le conseiller qui résume assez le type d'un grand bourgeois de souche paysanne, nous faisait déjà l'éloge de Prudhon « l'homme des grands intérêts moraux et nationaux, l'homme de la famille et de l'honneur, qui incarne la véritable tradition révolutionnaire ». Il s'était levé et, maintenant, la voix mouillée, songeant, disait-il, à son petit fils qui dans la tranchée nous protège du triomphe de la barbarie, il forma le vœu que votre compagnon d'armes s'inspirât toujours de cette pensée que Prudhon, après avoir lu « Port-Royal » de Sainte-Beuve, écrivait le 24 mai 1860 à un de ses amis : « ... Je comprends que ce n'est pas assez de poser des principes, d'indiquer des règles, de définir le droit et le devoir, d'enseigner la civilité puérile et honnête, il faut encore faire de la pratique de la vertu (passez-moi ce mot si mal porté) une occupation assidue ; il faut enfin ne pas se contenter de respecter la morale grosso modo ; il convient, comme les Port-Royalistes l'avaient rêvé, d'y apporter un peu de soin et, si le mot ne se prenait en mauvaise part, de raffinement. Il faut, dirai je, travailler à réaliser en nous-mêmes un idéal ; sans quoi la vie est une dégringolade continue ; et, comme les orangs, après avoir commencé par la gentillesse, nous finissons par la brutalité. »

Je suis certaine de vous plaire en copiant pour vous cette page virile d'après le feuillet que le conseiller a tiré de son portefeuille et qu'il a laissé par mégarde sous un cendrier. Elle rend le son de la lettre que vous m'avez écrite en décembre sur vos genoux, quand vous aviez médité suivant votre expression « sur une conception du mariage où la soumission à l'idéal distribue à leur place les ornements du monde et les grands intérêts spirituels qui nous dépassent dans le temps ; où la femme a sa liberté non pas avec des caprices d'enfant gâtée mais dans l'atmosphère qu'elle crée autour de l'homme pour inspirer sa pensée comme ses travaux ».

Non, Léonard, je ne me crois pas indigne de votre visage hâlé, de vos chères mains durcies ni des soucis d'avenir qui embellissent votre esprit et, toutes les jeunes filles de mon pays qui attendent leur fiancé ont le droit d'avoir une égale assurance. Peut-être est-il arrivé qu'un jour nous avons murmuré contre notre sort, jalouses que nous étions de cette gloire pour laquelle vous nous avez quittées si résolument. Mais, depuis, nous avons tant réfléchi à l'un des mots de notre langue auquel la guerre a donné un sens émouvant, nous savons maintenant ce que fidélité veut dire !

Fidélité à un drapeau, à une mémoire, à une promesse, les jeunes filles qui ont gardé leur équilibre sont heureuses d'en être remplies...

Mon cher trésor, je m'appuie contre vous. Dans cette nuit si claire où les étoiles tardives ne sont pas encore apparues, laissez longtemps votre main dans la mienne. Les bruits s'en vont dans les ombres ; nos cœurs sont témoins l'un de l'autre ; et, pour embaumer notre espoir, la première jacinthe vient d'éclore.

JACQUELINE OUDET.

LE PAIN DES FORTS.

VII. Observateurs.

Par le capitaine d'artillerie M. C.

Accoudé à ma poutre, je regarde dans la nuit : une belle nuit d'hiver, pleine de rêve et de paix ; une vague lueur de lune baigne discrètement les espaces sereins et caresse au passage les nuages floconneux qui flottent dans la nue.

Et pourtant tout est triste, d'une infinie tristesse.

Du faîte où je suis juché, j'embrasse de toutes parts un immense horizon, et, de tous les côtés, c'est le désert, la mort et la désolation. Devant moi, les Allemands : 500 mètres nous séparent de leurs avant-postes, et c'est le seul côté où il n'y ai pas d'eau. A droite, à gauche, derrière, c'est l'inondation, la grande nappe humide qui, à perte de vue, brille étrangement sous les rayons blafards, linceul sinistre, qui couvre de ses plis glacés des milliers de cadavres enfouis dans la vase. Par ci, par là, une tache sombre se dessine sur l'eau : c'est un reste de ferme, squelette calciné et croulant ; ou bien c'est une charogne qui crève le suaire, ou un cadavre humain qui montre au clair de lune sa face grimaçante. En voici deux, non loin de moi, que je connais bien : ce sont, depuis des mois, mes compagnons de tous les jours ; le premier est un Allemand, dont la face ravagée étale toutes ses dents en un affreux rictus ; l'autre est un Belge : seule la figure émerge ; autour d'elle l'eau clapotte, laissant des filets verts sur les joues toutes grises, tandis que sur le nez un oiseau noir est perché, fouillant du bec les orbites rongées. O ombres des héros ! La gloire qui vous nimbe ne saurait-elle couvrir vos restes profanés ?

Calme plat : le vent froid fait bruire les roseaux frémissants, et chacun de ses souffles m'apporte une écœurante odeur de pourriture. Rien ne rompt le silence, si ce n'est le funèbre croassement des corbeaux repus et le gémissement des mouettes, qui planent en longs vols sur l'étendue déserte... O tristesse ! Infamie de la guerre ! Voilà ton œuvre, force brute et barbare, dont on ose, encore de nos jours, affirmer et chanter les droits !

Cependant, de pas étouffés s'approchent : c'est la relève. Sur la longue passerelle, qui seule relie aux nôtres le poste avancé, une ligne d'ombres défile, silencieuse. Une fusée part, éclaire la nuit, immédiatement suivie d'une vingtaine de coups de feu. La troupe passe sous mon poste. Nouvelle fusée : une balle frappe le mur sous mes pieds... Un cri, suivi d'un long gémissement : il y a un blessé ; on l'emporte, et les autres s'en vont occuper la tranchée.

Ici la consigne est de tenir jusqu'à la mort ; la retraite est d'ailleurs impossible : il suffit, pour s'en convaincre, de mesurer du regard l'immense étendue d'eau qui nous sépare des premières lignes — cette bande noire à l'horizon.

La relève est à peine terminée, que j'entends venir de loin une chanson bien connue : « Ou-où-où-où... » Elle éclate à cinq mètres et me couvre de vase. C'est le moment où chacun se terre dans son abri ; pour l'observateur, c'est le moment de voir et de monter plus haut pour mieux scruter le terrain. Un second coup s'annonce — je n'ai encore rien vu. Un fracas infernal secoue le bâtiment sous moi. C'est gentil ! Vite, l'orientation, pendant que le coup arrive — celui-ci est trop long et passe comme une trombe au-dessus de ma tête. Un coup de téléphone : c'est bien, on va répondre. Trente secondes plus tard, une salve part de chez nous — et le concert commence. Une batterie ennemie ri-

poste au feu de la nôtre ; de notre côté, une deuxième entre en action et bombarde le poste allemand, devant moi. Bientôt, c'est de toutes parts un vacarme assourdissant. Je n'entend plus venir les projectiles allemands, mais des éclairs rouges et des secousses formidables m'avertissent que c'est nous qui « encaissons ». Je crie à tue-tête les observations au téléphoniste, qui m'entend à peine à l'étage inférieur. Enfin, la batterie qui nous dessert est réduite au silence. D'autres tirent encore, puis le feu se ralentit, et, après une heure, le grand silence reprend, sillonné seulement par les balles, qui, d'une tranchée à l'autre, vont chercher leurs victimes.

Mon quart de veille terminé, je descends. A côté de l'échelle, je suis surpris de voir mon brave Liénart, qui observe, lui aussi : au lieu d'aller se mettre à l'abri, pendant la rafale. Quant à Cornez, le téléphoniste je le trouve accroupi près de son appareil. « Pas moyen de dormir ici ! » fait-il en me voyant. Ft, comme c'est son tour, il monte me remplacer.

Je me jette sur mon « sac à puces » — le mot répond à la réalite — et je m'endors du sommeil de l'observateur, qui m'est devenu habituel : une oreille au repos, l'autre si bien en éveil qu'elle perçoit les moindres bruits, les bottes aux pieds, le pistolet et la cartouchière au côté, la carabine à portée de la main.

Tout à coup, une balle passe tout près, avec le « clac » particulier des coups tirés à petite distance, puis un sabre vient s'aplatir contre les murs. Alerte ! Nous sommes sur pieds. Je vais voir au petit poste : ce doit être une patrouille ennemie qui rôde aux environs. Trois hommes s'offrent à la dépister ; ils s'enfoncent dans la nuit en rampant. Quelques coups de feu s'échangent, puis plus rien : la patrouille a emande s'est retirée.

Comme je rentre à mon poste, je me sens envahi par le froid. J'allume quelques morceaux de bois dans mon fourneau de briques, et je fais cuire trois patates sous la cendre : c'est notre repas ordinaire depuis que nous sommes en observation.

Et peu à peu, tandis que la flamme crépite et que Cornez, relevé, ronfle à côté de moi, je me mets à rêver à la patrie absente, aux vieux parents qui attendent, très loin, au cher couvent que j'ai quitté pour venir faire la guerre, et au contraste étrange de cette vie d'aventures avec la vie sereine que j'ai laissé là-bas dans les ombres du cloître.

Voici cinq mois que nous voyageons de ruine en ruine dans l'inondation, cherchant un nouveau poste parmi les eaux putrides dès que les obus ont réduit le précédent en un monceau de décombres. Cent fois la mort nous a frôlés, cent fois les obus sont venus nous faire de gracieuses visites dans la chambre que nous occupions. Inutile, « nous sommes vaccinés. »

Quant à notre régime, il est digne de Robinson. Qu'importe. Nous sommes endurcis à fa faim, à la soif, au froid, à la fatigue. Le pire, c'est la pluie. On à beau s'ingénier à protéger l'abri : le bombardement a vite dérangé la toiture, et alors, gare à l'eau ! Il ne faut plus songer à dormir. Goutte à goutte, la pluie passe d'abord par une fente du plafond : Toc! toc ! toc ! ... On met une gamelle pour la recueillir. Un deuxième ruisselet commence aussitôt : vite la marmite ! Dix autres se mettent de la partie ; les récipients se suivent, on déplace les paillasses ; peine perdue ; bientôt c'est le déluge. Parmi ces sacrées gouttes, c'est à qui aura le son le plus cristallin et la cadence la plus rapide. Ticlictacpictoctoc !... Tu-u-u-... fait soudain celle du milieu, qui a trouvé le moyen de former un filet continu : holà ! celle-là a le pompon, on lui a fait les honneurs de la marmite. Et enfin, on se résigne : on a les pieds dans une mare, de l'eau sur les vêtements, de l'eau sur la tête, qui dégouline dans le cou, de l'eau plein les paillasses... Alors, un seul parti reste à prendre : c'est de mettre sa capote et de laisser pleuvoir et de fermer les yeux, pour rêver au joyeux concert des gouttes, à tout ce que la vie a de beau, et de bon, et de grand, pourvu qu'on la consacre à quelque sainte cause.

A l'aube naissante, je reçois une agréable visite dans ma solitude d'ermitage : c'est mon vieux camarade, le lieutenant de

W..., qui vient à son tour observer de ce côté. Il est flanqué de ses deux acolytes : le maréchal des logis Snytsers, un ancien ami d'Anvers, qui a fait les cent coups avec moi dans la retraite, et le canonnier Frentzen. Comment décrire Frentzen ? Figurez-vous un grand Flamand de six pieds, taillé d'un bloc à grand coups de burin, avec des arrêtes sêches, une mine bourrue et deux petits yeux malins qui sourient constamment. Frentzen a été prisonnier des Allemands ; la première nuit, il est allé trouver la sentinelle, l'a assommée d'un seul coup de poing et s'en est allé, fumant sa pipe, retrouver son lieutenant. Mes deux Flamands sont inséparables : s'injuriant du matin au soir et ne se quittant jamais, toujours en quête d'un coup à faire, ils rôdent ensemble dans l'inondation, aux avant-postes, sous le nez des Boches.

On fait accueil aux nouveaux venus ; et me voilà, avec mon cher de W***, remuant, en même temps que la cendre du feu, celle des souvenirs lointains qui réchauffent le cœur. Mais déjà ses deux gars ont dressé leur plan. Frentzen s'approche en se dandinant, et, se grattant la nuque :

— Leuitnannt, c'est nous pouvoir allei une fois sur la ferme là-bas ?

— La ferme ? Celle-là ? Mais c'est plein de Boches ? Frentzen a un geste superbe :

— Les Bosses ! On leur fout une balle dans son cul ! De W*** et moi éclatons de rire.

— C'est bon, vous pouvez aller, mais soyez prudents.

Snytsers me lance un clin d'œil éloquent, accompagné d'un imperceptible haussement d'épaules et voilà nos gens partis.

Une heure après, ils reviennent, trempés, couverts de boue, se traitant mutuellement de moules, de froussards, et d'autres choses amènes que seule la langue flamande sait rendre avec suffisamment d'énergie. Frentzen a la poche trouée par une balle, Snytsers en a une dans son képi. Une minute après, ce dernier étant descendu, Frentzen s'approche de moi, et, d'un ton de confidence :

— Leuitnannt, dit-il, Snytsers, ça c'est un qu'a pas peur, nom de... Mais — se montrant le front en clignant de l'œil — il est un peu... là, vous comprenez ?...

— Oui, oui, je le connais, allez !

L'instant suivant, Frentzen étant sorti, Snytsers vient s'asseoir près de moi.

— Ah ! Lientenant, me dit-il, ce Frentzen, c'est un type qui n'a pas froid aux yeux. Mais... — en frappant son front avec un sourire malin — là, vous savez...

— Oui, oui, je sais bien.

Cinq minutes plus tard, ils s'en vont de conserve, bras dessus, bras dessous, s'injuriant de plus belle, à la recherche de nouvelles aventures.

De bonne heure, cependant, le bombardement recommence. Ce sont d'abord des salves de 77 : de ces piteux et risibles 77, qui vous arrivent avec des airs de tout casser, pour finir par un pauvre petit « petch » avec un peu de fumée de pipe : *Parturiumt montes, nascitur ridiculus mus.* Cornez, mon gamin de Liège, accompagne en sifflant. Bientôt la chanson change : les 105 s'en mêlent. Pang ! les planches qui ferment la fenêtre sont projetées à l'intérieur ; devant le bâtiment, la passerelle est pulvérisée. Bon ! c'est la cinquième fois ; plus moyen de sortir de chez moi à pied sec maintenant. Les nôtres ripostent ; j'observe le tir, et j'ai le plaisir de constater que la batterie ennemie est joliment encadrée. Elle continue néanmoins, et, ma foi, nous ne sommes pas moins encadrés qu'eux.

Je descends un instant pour aller au téléphone ; je suis à peine en bas qu'une formidable explosion projette derrière moi une mitraille de briques et de débris et m'entoure d'un nuage de poussière. Je regarde : du poste que je viens de quitter, il ne reste plus rien qu'une large brèche dans le mur, qui marque le passage du visiteur brutal. De W*** accourt :

— Eh bien ! dit-il, en me voyant entier, je crois vraiment que là-bas on prie pour toi, pour que les obus ne puissent t'atteindre !

— Je suis vacciné.

Avec tout cela, nous avons de l'ouvrage pour la nuit : il faudra reconstruire. Et ce n'est pas tout : ces satanés 105 s'échauffent à la besogne ; la passerelle est rompue en plusieurs points, — la relève ne sera pas facile ce soir, — et pour comble de

malheur le téléphone se tait : le fil est coupé. Bien ! nous voici entièrement isolés du monde. Pour l'instant, rien à faire. On s'assied en rond et l'on entame une conversation qui peut-être s'achèvera chez saint Pierre.

Vers midi, une accalmie nous permet de réparer la ligne : on nous demande de l'arrière, si nous ne sommes pas morts. On cuit les patates, on redresse la plateforme. Puis la fête recommence, et, cette fois, jusqu'au soir.

A la tombée du jour, le fil est de nouveau rompu. Maintenant on nous sert des salves de shrapnels qui se suivent sans discontinuer et couvrent tout le terrain d'un ouragan de fer et de plomb. Ceci présage une attaque ; je vais voir aux tranchées ; je glisse dans la boue, je patauge dans des flaques d'eau, je tombe dans des trous d'obus frais, tandis qu'au-dessus de moi les salves éclatent, méchantes, avec des fracas secs, et qu'à mes pieds les balles vont se ficher dans le sol. Devant nous on ne voit rien bouger, mais le lieutenant qui commande le poste se tient, lui aussi, sur ses gardes, prévoyant une attaque. Rapidement la nuit s'épaissit, devient très sombre, et bientôt les ténèbres sont telles qu'on ne distingue rien à dix mètres. On ne voit plus que les éclairs sinistres qui déchirent la nuit en tous sens, et semblent redoubler de rage.

— Pour le moment, rien à craindre, dis-je à mon camarade ; mais dès que le feu ralentira, il faudra ouvrir l'œil.

Tout à coup des cris partent de mon poste :

— Lieutenant ! Lieutenant !

— Qu'y a-t-il ?

— Venez !

Je retourne : au poste, plus de lumière, mais dans le plafond une large baie laisse passer l'air froid, et, sur le plancher, un corps est étendu parmi les décombres. J'éclaire la figure, et je reconnais mon brave ami Snytsers ; il est couvert de sang encore fumant ; un gros éclat lui a traversé le cœur. Je m'assure qu'il a cessé de vivre et recommande à Dieu son âme de héros ; puis je vais retrouver les autres, qui se sont abrités dans une tranchée : de W*** est blessé au poignet, Cornez est encore tout étourdi par la commotion, Frentzen grogne et jure tout bas, sans arrêter : « Sales Bosses ! Coçons de coçons ! Pauvre Snytsers ! Nom de nom de nom de nom !... »

Vers 9 heures, le bombardement s'apaise subitement et les Allemands allongent leur tir. Une minute après, des coups de feu partent de nos tranchées, auxquels répondent des balles allemandes tirées de tout près. Notre tir est pressé et fiévreux. Attention ! c'est l'attaque : je vais prendre une fusée et me rends sur la ligne. Holà qu'est-ce ce désordre ? Nous sommes en pleine relève : « Halte, que plus personne ne bouge jusqu'à nouvel ordre : tout le monde aux tranchées ! » Je rencontre le nouveau commandant du poste, et nous nous concertons : tandis qu'il lance une fusée de la tranchée de gauche, je regarde avec mes jumelles, celle de droite qui paraît menacée. La fusée part : une vive lumière inonde la campagne ; rien, pas un homme n'apparaît. Mais comme je connais par cœur chaque détail du terrain, je distingue, à 30 mètres en avant, une longue ligne de petits tas fraîchement remués. Je les montre aux hommes : les Boches sont en train de creuser là et se terrent avant l'assaut. Je fais cesser la fusillade et commande le silence absolu : alors, dans les ténèbres, nous entendons distinctement les ordres rudes et secs que le commandant de l'attaque lance à mi voix. Ah ! les bougres ! Ils sont venus si près ! C'est bien, on va leur servir quelque chose. D'accord avec le commandant, je fais apporter une des deux mitrailleuses qui sont à l'autre saillant. Puis j'observe de nouveau à l'aide de mes jumelles ; un faible rayon de lune éclaire maintenant le terrain : je discerne les petits tas et je vois les pelles qui remuent. Bientôt une ombre se lève, puis deux, trois, dix ombres se mettent sur pied. J'indique le point au mitrailleur, il met en joue.

— Feu !

L'horrible engin fauche quelques secondes, et, en un clin d'œil, toutes les ombres sont par terre.

Cinq minutes plus tard, des ombres se relèvent et, de nouveau, sont couchées par

la mitrailleuse. Aussitôt, une mitrailleuse ennemie répond ; heureusement elle tire trop haut et trop à gauche. Pendant trois heures, on continue ce jeu, sous une grêle de balles ; les Allemands sont cloués au sol ; chaque fois qu'ils tentent de se lever, ils sont balayés par notre feu ; enfin, ils se retirent et disparaissent en rampant dans la nuit.

Nous rentrons au poste. Un inoubliable spectacle nous y attend. Snytsers, couché au milieu de la pièce, la face vers le ciel, dort son grand sommeil sous une nimbe de lumière. Juste au-dessus de sa tête, par la brèche béante, la lune coule un rayon blanc qui entoure ses traits d'une auréole de gloire, très pure et très paisible, laissant tout le reste du corps au fond d'une ombre épaisse. Jamais je ne vis plus noble mortuaire que celle que le ciel avait dressée au martyr de la patrie. Et je pensai que, dans ce beau rayon, l'âme du héros était montée glorieusement dans le royaume d'en haut.

Une heure après, on vint chercher le corps. Frentzen voulut l'envelopper dans son manteau à lui, « parce qu'il était plus meilleur que le sien », et le transporta tout seul dehors ; et tandis qu'il creusait le sol, sacrant entre ses dents, je vis qu'en cachette il essuyait des larmes!..

Quand ce fut fait, il vint me trouver :

— Lieutenant, dit-il, ça devait lui arriver : moi lui a touzours dit. Lui, c'était touzours zurer comme un diable ; ça devait lui arriver, uom de...

Et, jurant pour deux maintenant, il continua à grommeler en sourdine.

Avant le levé du jour, nous réparâmes les brèches. Puis, l'aurore monta, rose et souriante, à l'horizon limpide, éclairant un monceau de cadavres allemands et de ruines dans nos ruines. Et comme j'étais monté me mettre à mon perchoir, un merle vint se poser tout au faîte du toit et lancer aux échos une chanson joyeuse. Alors je compris que dans l'existence une seule chose importe : c'est de se façonner une âme qui, très haut dans l'azur idéal, sait chanter sa chanson en dépit de l'orage : une âme qui, libre et forte, suit malgré tout sa voie, toujours prête à la lutte, toujours prête au martyre, toujours prête à s'élever vers les cieux !

REVUE DE LA PRESSE.

1. Nos chômeurs.

Un communiqué allemand paru le 6 mai attire l'attention du public sur le fait que les chômeurs belges se trouvant en Allemagne ne peuvent écrire qu'une carte postale par semaine et ne peuvent recevoir qu'une carte postale et un colis par semaine, durant leur séjour dans les camps.

Non seulement on ne renvoie pas nos braves ouvriers ainsi qu'on l'avait promis, mais on leur refuse même un adoucissement quelconque à leur état d'esclavage.

Quant à l'action des neutres, en faveur du rapatriement de nos déportés on n'en entend plus parler... Est-elle donc à bout de souffle ?

2. Les socialistes belges.

Il y a quelques jours, les journaux censurés ont reproduit une dépêche du Havre d'après laquelle M. Vandervelde démentait qu'il fut disposé à participer à la conférence socialiste de stockholm. Il ajoutait que des membres du Bureau socialiste international n'avaient pas même été consultés.

Ceci est un camouflet direct à M. Camille Huysmans qui en cette circonstance paraît bien audacieux en se constituant le porte parole des socialistes belges.

Ajoutons en ce qui concerne MM. Bertrand et Anseele, qu'ils furent, à plusieurs reprises pressentis par les Allemands qu'il leur ont offert tous les passeports désirables pour qu'ils daignent se rendre dans la capitale suédoise.

Ils ont cranement refusé... Décidément, tous ces Belges, n'est-ce pas M. Nyst, sont les mêmes : socialistes ou catholiques ils repoussent avec le même dédain les offres du tentateur infernal.

3. Hourra pour Son Altesse !

C'est avec ce cri malsonnant que la « Gazette des Ardennes » a salué, le 6 mai, le kronprinz entrant dans sa 36e année.

La « Gazette » n'est pas loin de s'attendrir sur l'impérial mirliflore destiné, assure-t-elle, à ceindre la couronne d'un grand peuple et qui, en attendant ne cesse pas, depuis le début de la guerre, face à l'ennemi, d'attacher sur la poitrine de ses soldats, la croix des braves...

Ce curieux compliment nous engage à sortir le nôtre quand ce ne serait que pour donner le pendant des réflexions respectueuses dont, à cette même place, dans notre numéro 6, il fut fait hommage à Guillaume II.

Le kronprinz Wilhelm est aux yeux de tout homme de sens le représentant de pied en cap, de cette jeune Prusse qui, déjà bien avant les hostilités, poussait à porter à son comble les sauvages traditions de la famille régnante et la doctrine Bismarckienne du *Faustrecht*. Alors il était déjà l'idole de cette génération particulièrement insolente et brutale qui pensait, suivant la forte expression de M. Jacques Bainville « *que le moment était venu de se servir de l'instrument forgé par Bismarck et de tirer des intérêts du vaste capital investi dans l'organisation militaire de l'Allemagne.* »

On n'a certes pas oublié qu'après le coup de force d'Agadir, lors de la discussion sur l'accord franco-allemand au Reichstag, le kronprinz, à la séance du 9 novembre 1911 manifesta ouvertement de sa loge, contre la politique, trop peu belliqueuse à son gré, du chancelier.

Toute la presse pangermaniste lui fit fête à cette occasion, et la *Post* écrivit crûment ces lignes qui n'ont pas précisément perdu de leur saveur : « *l'héritier du trône sent comme nous. Ce fut hier un spectacle réjouissant après les tristes jours de novembre. Nous recommençons à croire à un nouveau printemps où nous verrons grandir des hommes nouveaux.* »

Ce printemps souhaité voici trois ans qu'il dure et de ses fleurs d'épouvante on sait si *Le vainqueur de Longwy* se délecte. J'ai devant moi, tandis que j'écris, un dessin en couleurs publié par les *Lustige Blatter* (58 Kriegsnummer) où on le voit, sous la noire fumée de l'incendie, conduire à l'assaut ses soldats qui hurlent à la mort. Il se tourne vers eux, sa lèvre de tigre retroussée sur ses dents de cannibale, brandissant d'une main son sabre et de l'autre serrant son revolver.

Je pense qu'il n'est pas d'exemple d'une peinture aussi franchement bestiale d'une Altesse Royale ! J'ai voulu qu'elle reçoive à toute heure, sa honte d'une simple photographie que j'ai pendue sur mon mur à côté d'elle et où l'on distingue notre prince Léopold prenant du service dans les rangs du 12e de ligne. Dans sa capote sombre, mince et frêle, l'arme au pied, avec ses compagnons qui le contemplent comme le symbole de notre pauvre Patrie déchirée mais vaillante, ah, que ce prince-chevalier a donc une autre allure, appelle d'autres destins que le bandit hideux, au rire sardonique, dont les mains dégouttent d'un sang innocent !